

qui les a ainsi bercés à leur printemps. Mme Rostand le déclare à son mari d'une manière fort touchante dans une remarquable pièce de vers qu'elle a intitulée : "L'Éternelle Chanson" et où elle a jeté toute la tendresse d'un cœur qui aime et qui sait le dire. Cette poésie est empreinte d'une sensibilité pénétrante. C'est avec des accents doux et captivants qu'elle fait allusion à la brièveté de cet amour de de vingt ans, "de ce cher amour, dit-elle, qui passe comme un rêve," elle le voit s'agrandir et se consolider dans leur union de chaque jour ; et, envisageant l'avenir, elle se nourrit de chères espérances et s'écrie : "Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille, lorsque mes cheveux blancs seront des cheveux blancs," elle l'assure de l'aimer toujours davantage, "Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain." Ce sont des vers charmants, d'un goût raffiné, pleins de délicatesse d'idées et de grâce, sans trop d'envoïée ; mais où l'on sent, comme le dit si bien Adolphe Brisson "toutes les palpitations d'un cœur." Françoise a déjà su faire le choix de cette poésie dans son journal, ce qui me dispense de la citer ici en entier.

On croit que Mme Rostand, née Rosemonde Gérard, a vu le jour en 1870, elle aurait donc 32 ans. Rostand lui-même, encore jeune, né en 1869, n'aurait qu'un an de plus qu'elle. C'est une blonde, au teint rosé, à la chevelure d'or. Elle porte des toilettes soignées, et suit les progrès de la mode avec un goût distingué. C'est une élégante, une mondaine même qui semble attacher de la vanité aux moindres détails d'apparat. "Au reste, " Rostand est lui même un mondain, " nous dit Adolphe Brisson, il porte " des redingotes 1830 et des cravates " somptueuses, comme un jeune premier du Théâtre français. Ils logent " dans des appartements ornés de " bibelots et de vieilles soies. Mais, " malgré ces recherches extérieures, " ils sont près de la nature. L'ingénuité de leur passion les y ramène."

Mme Rostand aime sincèrement son mari dont elle est la compagne attentive et dévouée, elle a un bon sourire pour le détourner de ses bizarreries d'humeur et calmer son excessive nervosité. Elle use de son influence à ses

heures de découragement, elle a des transports de joie pour tout ce qu'il lui arrive de bon. Ambitionnant pour lui les honneurs de l'Académie, elle l'attendait en fiacre, dit-on, à la porte de l'Institut, le jour de la votation dans l'anxiété fiévreuse d'en connaître le résultat. Elle a pour lui maints égards, et, quand il est attaqué par la presse au sujet de son poème à l'Impératrice de Russie, elle est là encore, interceptant les journaux pour lui épargner les mortels ennuis d'une critique défavorable.

Ils vivent donc très heureux dans leur petit nid, qu'Adolphe Brisson a si gentiment décrit sous le nom de "Ménage de fauvettes." Elle partage avec son mari ses goûts littéraires, elle s'abandonne avec une douce quiétude à l'entraînement de sa plume cherchant dans un effacement caractéristique aux âmes généreuses la gloire de son mari plutôt que la sienne

Tout de même, ils sont tous deux poètes. Et voici ce que nous dit d'eux Adolphe Brisson.

"Je ne sais vraiment de M. ou de Mme Rostand, qui a le talent le plus pur. M. Rostand est peut-être plus habile, il a des roueries de professionnel, il poursuit à l'occasion le tour de force, la difficulté des rimes rares et des rythmes singuliers ; il est dans une certaine mesure, homme de lettres, c'est-à-dire qu'on démêle, dans sa façon d'écrire, comme un souci de faire admirer sa dextérité et sa science technique. Mme Rostand a moins d'ingéniosité. Il me semble que sa sensibilité est plus pénétrante, d'essence plus délicate. On la devine profondément émue, elle trouve pour peindre la tendresse dont son cœur déborde, des accents d'une incomparable fraîcheur."

On ne sait trop encore où ils se rencontrèrent ! Seulement on sait qu'ils se choisirent librement et qu'ils scellèrent dans un engagement de quelques mois seulement cette promesse sacrée d'être l'un à l'autre pour la vie. Ils se rencontrèrent chez Leconte de Lisle, qui en sa qualité de sous bibliothécaire du sénat, habitait un appartement dans les annexes du Luxembourg. Parmi les conviés à ces soirées cordiales et familières se trouvaient le poète Haraucourt, José Maria de Hérédia, Henri Houssaye et parfois Judith Gauthier. Rosemonde Gérard, alors jeune fille, composait des vers et les récitait avec perfection. Un soir, Leconte de Lisle l'annonça dans son

salon en disant : "Vous verrez et vous entendrez, tout à l'heure, une personne que vous n'oublierez jamais." Et au récit de cette présentation, Gaston Deschamps écrit dans "Les Annales politiques et littéraires" ce qui suit :

"Leconte de Lisle n'aimait pas, en général, les jeunes filles qui font des vers. Il se méfiait du cahier bleu des pensionnaires. Il décourageait fort honnêtement la plupart des vocations indévisées qui venaient implorer sa bénédiction paternelle. Pour qu'il eut consenti à cette exception, il devait avoir des raisons bien fortes. Son sentiment devint le nôtre, dès que nous eûmes la joie de voir et d'entendre Rosemonde Gérard. C'était une toute jeune fille, très mince, très blonde, délicate et gracieuse. Je vois encore son entrée qui mit de la lumière dans le salon un peu sombre. Et longtemps nous avons gardé dans les yeux le reflet de sa robe rouge, très simple, toute unie, mais chatoyante, des cassures satinées où la couleur s'avivait d'allégres clartés. Rosemonde Gérard récita sans se faire prier quelques stances. Sa bonne grâce était toute aimable, sans affectation de naïveté et sans excès de coquetterie. Elle disait ses vers d'une voix claire et musicale, avec un art spontané et déjà savant où la marque d'une excellente méthode ne nuisait pas à la grâce de l'instinct. Sa poésie était ingénue et subtile, avec quelque chose d'aérien et de ténu, un charme discret semblable à ces rayons du matin qu'un nuage peut éteindre ; ou à ce fil de la Vierge que le moindre souffle peut briser. C'étaient, par la pureté, par la fragilité, par je ne sais quelle beauté grêle et imprécise ; des rêves de jeune fille. C'étaient, par le choix des mots, par la sûreté du rythme, des vers de poète. Cette vision trop rapide, laissa dans notre mémoire une trace brillante et durable, une impression de jeunesse et de fraîcheur."

Ce fut donc là que nos jeunes amoureux furent saisis d'une admiration mutuelle, ils s'attirèrent tous deux, se comprirent et s'aimèrent... Les douces émotions de leurs fiançailles, les impressions de leur lune de miel sont reproduites dans deux volumes, l'un intitulé "Les Pipeaux" et signé "Rosemond Gérard," l'autre "Les Musardises" d'Edmond Rostand. Ce sont leurs premières œuvres. "Rien " de plus frais, de plus tendre, de plus " sincèrement ingénu n'a été je pense " composé dans notre langue, nous " dit Adolphe Brisson. La douce pé- " riode ! et quel parfum elle a laissé " dans leurs âmes."

Dans ce roman de leur jeunesse, les amoureux riment sur tout et à propos